

Les socquettes blanches

Nouvelle

Georges GIRARD

Présentée au Prix Hemingway 2012.

a los olvidados de la Historia.

aux oubliés de l'Histoire.

Note de l'auteur :
*les personnages marqués d'un * ont réellement existé. Les autres sont de pure fiction. Quant aux évènements...*

Chapitre 1.

Le cajón.

A l'heure où les visiteurs sous le charme indicible de mille et une beautés refluent lentement, à l'heure où la chaleur tressée de myrte, de jasmin, s'exhale des pierres ocre, à cette heure languide, le vieil homme pose son *cajón*.

La poussière. Elle aura maculé les mocassins vernis, les sandales, les escarpins. On ne parcourt pas sans elle les vestiges de *la Alcazaba*.

La poussière amie lui délègue son office. Le vieil homme est assis sur un banc, à l'ombre des ormes sentinelles, colline de *la Alhambra*.

La forteresse *nasride* s'alanguit dans les tons fauves du couchant.

Les galets de la *Cuesta Empedrada* font le dos rond.

En bas, la ville n'est que vroumvroums. Modernité incongrue.

Ils sont déjà nombreux à espérer la remise au propre de leurs chaussures citadines. Deux brosses claquent, pirouettent, virevoltent.

Le vieux *limpiabotas* jongle. Il a tendu la main. Le prix est convenu.

Une touriste anglaise installe son imposant derrière sur le cajón. Elle a le mollet gros et transpire. Ses trotteurs n'ont pas été cirés depuis longtemps. Son essoufflement, ponctué de coups d'éventail, ne dure que le temps de leur faire recouvrer un semblant de dignité.

- *Wonderful ! It's magic !*

- *Thank you, Madam...*

C'est à peu près tout ce qu'il trouve à dire. Il n'est pas là pour faire la conversation, d'autant que ses efforts dépassent, et de loin, les quelques *pesetas* qu'elle lui octroie. Geste royal...

Un jeune couple s'avance. Ils ne savent pas quelle attitude adopter. Ils n'ont pas l'habitude...

En chaussures de sport elle n'aura pas besoin de ses services. Lui, il hésite à asseoir une fesse, puis deux, avant de confier son mocassin. Jolie facture. A traiter avec égards.

La mignonne brunette se plonge dans la lecture d'un guide en français.

- J'ai beaucoup aimé votre pays... il y a longtemps.

Son portefeuille est gonflé de vieilles coupures de journaux, l'Aurore, Combat, Libération... Il les leur confie, observe leur étonnement, soupèse les commentaires qu'ils échangent à mi-voix, une réserve qu'il apprécie. Et leur sourire, cette admiration sincère, leur air entendu.

Le vieil homme est heureux.

- Mais je rêvais surtout de devenir torero, vous savez... Je l'ai été, un peu, pas assez, on ne peut rien contre ces choses-là. *j Viva la vida !*

Votre pied droit, s'il vous plaît.

Les hauts murs crénelés de la citadelle se teintent d'écarlate, incandescence minérale.

Les pattes d'oie au bord de ses yeux clairs se plissent à craquer.

Il les regarde dégringoler vers la ville, enlacés.

Ne pas ouvrir sa main tout de suite. Ils lui ont donné beaucoup. C'est bien.

Cuesta de Gomérez les senteurs du soir se mêlent à la fraîcheur complice des bosquets. Le vieil homme descend, cajón en bandoulière.

Ruelles blanches de *l'Albaicín*.

Demain sera un autre jour.

- Qu'est-ce que tu leur as fait lire aux Français, hier ? Ouvre ton portefeuille, contrôle de routine, et ne discute pas...

Deux *Guardia Civil*, l'œil noir, se tiennent respectueusement à l'écart, pouces dans le ceinturon. Le commissaire feuillette nerveusement la liasse d'articles de presse jaunis, tous à la gloire des combats de la Phalange, sa traque des maquisards républicains dans les années noires de l'après guerre. Rien de bien subversif en somme. Le vieil homme a retroussé le revers de son veston constellé d'écussons fascés. Il claque fièrement les talons, lève le bras droit, main tendue, entonne "*Cara el Sol*"...

Les pandores rectifient la position. Grottesque.

- Suffit ! La loi interdit de communiquer quoi que ce soit à des étrangers ! Tiens-toi le pour dit. Fais attention, Méndez, on t'aura averti !

Le pète-sec grimpe la rampe vers la *Puerta de la Justicia*, suivi des deux bicornes vernissés qui peinent dans la montée. Le vieil homme se demande quelle crème ils utilisent pour les rendre si brillants.

Il a bien fait de changer de veston.

On emprisonne, on fusille, on garrotte. Les vieux démons ont la peau dure...

Années de plomb. Quand donc reviendront-ils les jours clairs de l'Espagne qu'il chérissait, celle de toutes les espérances ? Celle des lunes rousses, des juments noires, du *Cante Hondo*... Ils ont assassiné García Lorca *...

*"Verde que te quiero verde.
Verde viento. Verde ramas.
El barco sobre la mar
Y el caballo en la montaña..."*

Le cajón à ses pieds résonne pour lui seul du *compas* staccato, empreinte indélébile, talent fou de Jaime del Sacromonte, le gitan magnifique qui le lui a laissé avant de s'en aller, loin, trop loin...

Hasta siempre amigo... Chiffons et brosses à reluire ne remplaceront jamais les percussions *flamencas*. Et si le vieux limpiabotas pleure sur son ami, cela ne se voit pas. Il n'a plus de larmes. Des chaussures par dizaines n'attendent que ses mains magiques pour paraître plus belles. *¡ Vamonos !*

Ce soir il sirotera son *fino* à la terrasse de Jefe, *Plaza Nueve* où des hordes de gamins faméliques, cireurs de Grenade, viennent à la comptée déposer dans l'escarcelle pansue d'Enrique, *El Professor*, la redevance obligatoire. Il ne donnera rien. Le "professeur" boiteux n'a jamais osé l'inscrire sur la liste de "ses protégés". Pas besoin non plus des conseils éclairés qu'Enrique prodigue reins cambrés, une muleta pisseuse au bout de ses doigts maigres. Gloire facile. Rêves fracassés par l'absurde...

Une fois il a assisté à ces séances de gesticulation devant le *carretón* que poussent les "élèves" à tour de rôle. Il a pu mesurer le fol espoir des gosses et l'incompétence de celui qu'ils appellent "*Maestro*". Ecœurement.

Lui, il s'est fait tout seul, dans les élevages de la Sierra, sous la lumière blafarde de la lune. Combien de coups de cornes, de chemises lacérées, de roustes à coups de *puyas* ? Et s'il claudique un peu aujourd'hui, lui, il sait au moins pourquoi.

Les courses de *mala muerte* dans les *pueblos* alentour lui ont ouvert la voie. L'aléatoire, la fugace, l'inaccessible étoile...

Il n'a eu ni le temps ni le pouvoir de l'atteindre. La guerre.

Un costume de lumière couleur brun sale, un calot difforme à floche verte en guise de *montera* ... *¡ Qué pena !*

Il fait beau. La guitare enchanteresse de Manolo accompagne d'arpèges ciselés le brouhaha des conversations croisées. Touristes bariolés qui s'abandonnent devant *l'agualemon* ou *la manzanilla con hielo*.

Quelques policiers en civil sont là aussi. Ils épient faits et gestes.

Le vieux n'éprouve plus aucune crainte depuis longtemps envers ces sbires d'un régime au bout de lui-même. Seulement du mépris.

Dire que c'est à un pauvre mort qu'il doit d'être toujours en vie ! Federico Méndez ne saura jamais qu'il continue d'exister. Depuis bientôt trente ans. Qu'il est même devenu limpiabotas, lui qui n'était phalangiste que pour complaire à son entrepreneur de patron, enrichi dans la reconstruction du pays ravagé. Ses papiers ont changé de poche au fond d'un vallon perdu des Pyrénées. Son uniforme aussi. Surtout ses bottes !

La guerre était loin d'être terminée...

Descanse en paz , compañero...

- François ! Laisse le monsieur tranquille, tu vois bien qu'il travaille !

La dame tire le petit garçon par la manche et lui parle à l'oreille.

Il l'a remarquée ce matin au milieu d'une palanquée bruyante lancée à la conquête de l'Alhambra.

Elégance sobre, cheveux gris cendré coupés court.

Le salut de la tête qu'elle lui adresse relève d'une politesse un peu désuète.

Elle porte des sandalettes à larges lanières croisées.

Et des socquettes blanches.

Chapitre 2.

La Nueve.

D'aussi loin que sa mémoire le lui accorde, dans le futoir tumultueux des souvenirs qu'il croyait endormis, ce sont des socquettes blanches qui lui sautent au visage.

Dans des chaussures d'été à talons à patins comme il n'en avait jamais vu. Les filles de son village allaient en espadrilles ou pieds nus. Les travaux des champs, ça use les semelles de corde.

En se tordant le cou, son regard remontait, de mollets ronds en cuisses fuselées, jusqu'à ces dessous blancs de fine dentelle entraperçus, sujets de bien des troubles. Une robe aussi légère que fleurie découvrait à l'envi, voilait puis dévoilait au gré des mouvements les jolies jambes qui lui cachaient la route. Elle s'était posée sur la plaque de blindage relevée percée de la meurtrière et l'empêchait de voir où il conduisait "Toro", le half-track, son half-track. Vu la vitesse à laquelle il se frayait un passage à travers la foule, Francisco Méndez, que tous appelaient Paco, prenait le temps de savourer ce morceau d'anatomie offerte. Il s'attardait sur le grain satiné de la peau, épousait les contours, les courbes, s'insinuait parmi les ombres propices à des désirs dont il ne savait plus qu'ils existaient encore.

Il caressait des yeux, tenté d'aller, du bout du doigt... Mais ses doigts étaient sales, ses ongles endeuillés. On se lave quand on peut. Il regretta ses gants, enfouis dans une poche de son blouson. Son paquetage étant arrimé à l'arrière, sur la banquette où, debout, ses camarades tendaient leurs mains aux mains avides de les toucher, aux bras levés vers eux, aux bouches ouvertes dans des cris que l'on n'entendait pas.

Le moteur de "Toro" gommait tout, assourdissant.

Lèvres ourlées de rouge, offertes à des plaisirs interdits, qui hurlaient du bonheur de les savoir redevenus possibles.

Elle enjamba, charmant ciseau de danseuse, le blindage rugueux et se laissa tomber sur ses genoux. Coincé par le volant, son corps collait au sien. Paco se défit de son casque et respira ses cheveux auburn, le parfum lavande de son cou...

Un baiser joyeux le ramena à la réalité. Accaparé par la conduite hasardeuse de son engin, il se sentit soudain pataud, grossier, embarrassé.

Elle riait, tripotait les manettes, actionnait le klaxon, l'embrassait d'une joue sur l'autre, insensible à la râpe de sa barbe d'hier.

- *Wat's your name ?* hurla-t-elle à son oreille.

Paco ne possédait que quelques rudiments d'Anglais. Il préféra ne pas répondre. Elle insistait.

- *My name is Viviane. I'm french, and you ?*

Son minois juvénile le mettait mal à l'aise. Il lui montra alors, épinglé sur sa poche de poitrine, l'insigne aux trois couleurs de la République Espagnole, le même que celui cousu sur la manche. La petite Parisienne sembla déçue, elle qui croyait tant avoir affaire à un de ces Américains bourrés de cigarettes, de chewing-gum et de dollars, sans parler du chocolat que lui avait rapporté de Normandie la cousine Rosette venue se réfugier dans la capitale.

Ce type pilotait pourtant un blindé américain, portait un uniforme américain mais il ne parlait pas l'Américain... Ses copains non plus d'ailleurs qui baragouinaient une langue étrangère, fumaient des cigarillos tordus et jouaient de leurs mains baladeuses !

Viviane n'avait pas écouté la TSF. Elle ne savait pas que ces soldats étaient ceux de Leclerc* et qu'ils ne venaient pas du Texas, encore moins de Géorgie. Si seulement les filles à l'hôpital le lui avaient dit, elle ne se serait pas précipitée comme une folle à l'Hôtel de Ville pour les accueillir !

Des Espingoles ! Tu parles de libérateurs ! Elle se traita de gourde et se retint de pleurer, c'était trop bête... Encore que celui-là était plutôt bel homme et qu'il ne cherchait pas à la tripoter.

Paco coupa son moteur. "Toro" toussa, hoqueta et se tut. Soudain, en déferlante, une immense clameur, les vivats, la liesse, un délire que rien ne semblait pouvoir contenir. Des chants patriotiques répondaient à d'autres chants, plus lestes, sur l'air des lampions. La fête !

Huit ans plus tôt il chantait lui aussi sa joie de voir le *Frente Popular* triompher à des élections qui, selon ses amis de Grenade, allaient transformer à jamais l'avenir de l'Espagne. Il avait vite réalisé que les anarchistes de son espèce ne partageraient pas longtemps cet avenir, que, pour des raisons qui lui échappèrent, il deviendrait suspect, serait poursuivi, traqué, emprisonné par les siens, condamné à mort. Un miracle qu'il ait réussi à sauver sa peau...
 Tout ça sous le nez des franquistes ! Une épuration aveugle qui allait leur ouvrir le chemin de la victoire...

¡ No pasarán !..

Ce fut l'exode, la honte des vaincus, la fuite en Algérie. Arrêté par la police pétainiste et sommé de choisir, Paco avait scellé son destin en optant pour l'Espagne Républicaine, la seule possible, celle de son frère mort sur l'Ebre, celle de ses amis anarchistes fusillés par les *tchékas* près d'Alarcón... Tout, tout plutôt que les prisons franquistes ! Quel gâchis cependant de se retrouver exclu, banni à 35 ans, relégué dans un camp de concentration français aux confins du désert africain !.. Engagement à la Légion Etrangère fidèle à Vichy, désertion-délivrance, les Corps Francs d'Afrique, la France Libre, El Alamein, Koufra...

- Eh ! l'Espagnol ! Tu rêves ?

Non, il ne rêvait pas. Il s'était simplement égaré dans le dédale de son passé, décidément trop lourd. La mort l'avait si souvent effleuré de son aile. Pas seulement les cornes des toros noirs *a la luz de la luna*...

Elle, elle était la vie. De petites gouttes de sueur perlaient sur son nez maculé de cambouis. Il les essuya comme il put, délicatement. Un sourire éclatant le remercia, dents si blanches qu'elles lui rappelèrent l'hiver au cœur de la Sierra.

Cette fille dans ses bras le faisait devenir complètement *loco* !

Et, pour la première fois depuis des années, il était bien...

Un petit sein rond, souple, ferme, effleuré par mégarde, lui disait qu'il n'avait pas fait pour rien le voyage du Tchad jusqu'à Paris.

Leur premier long baiser fut coupé net par la radio :

- ¡ Adelante, compañeros !

Il avait failli en oublier la guerre... Il fallait sur le champ rejoindre la Place de l'Hôtel de Ville. Le lieutenant Amado Granell * rassemblait ses forces. Des rafales d'armes automatiques oblitèrent le silence devenu soudain menaçant. La foule se dispersait en tous sens, corps étendus, cris d'effroi. Elle devait partir, vite, chercher un abri, rentrer chez elle...

- Pas question ! Je reste. Donnez-moi un casque. Je suis infirmière. Je pourrai me rendre utile.

Sans réfléchir, Paco démarra en trombe dans le vacarme des chenilles. Andrés armait la mitrailleuse lourde. Derrière, le doigt sur la détente, Martial, Ramón et les autres scrutaient les toits de l'avenue au-dessus des arbres. Quelques mètres devant eux, "Guadalajara", "Teruel" et "Ebro" fonçaient déjà dans la fumée bleutée de leurs échappements.

Il y eut cette longue nuit de veille au bout de laquelle elle se donna à lui, avant de s'endormir pelotonnée dans une couverture qui sentait la sueur. Paco regardait sans les voir les étoiles s'éteindre une à une dans le ciel de Paris. Il allait faire jour. Ramón avait déniché du vrai café. Andrés et Martial nettoyaient leurs armes. Fermín fredonnait "*El paso del Ebro*" en marquant le tempo sur une caisse de grenades.

Le capitaine Dronne * et ses radios suivaient fébrilement la progression de la 2^{ème} DB en route vers la capitale, moteurs à fond...

La neuvième Compagnie avait reçu l'ordre de tenir jusqu'à son arrivée.

Il y eut ce défilé sur les Champs Elysées.

L'immense cortège flanqué par les half-tracks de la *Nueve*, fanions déployés aux couleurs de l'Espagne républicaine, rouge, jaune, violet.

Perdue dans la foule, Viviane Desgranges laissa couler ses larmes.

Il y eut cette semaine de repos au Bois de Boulogne.

Chaque soir, Paco manquait à l'appel mais tous savaient où le retrouver.

Il n'était pas bien loin le petit hôtel...

La veille du départ, les Espagnols mirent un point d'honneur à offrir une fête, façon pour eux de remercier de leur accueil si chaleureux les femmes de Paris, et les hommes aussi !

Jeeps et blindés délimitèrent l'arène.

Une *banda musical* improvisée enleva allègrement les *paso-dobles* du répertoire, "*España Cañi*", "*El Gato Montes*"...

Martín Bernal dit "*Larita II*" *, Paco Méndez "*Gránada*" et Diego Cajaval "*El de Paris*" défilèrent au *paseillo* sous l'ovation.

Faute de *toro*, les mécaniciens avaient bricolé un carretón aux cornes impressionnantes ayant appartenu à un reproducteur charolais.

Le cheval de *l'alguzil* venait des abattoirs de La Villette. Un sursis.

La corrida du Bois de Boulogne ne pouvait être que *grandiosa*.

Elle le fut.

Larita II, en vrai professionnel, enchantait à la cape le public ébahi.

Paco alterna avec Diego dans des poses de banderilles osées, *con Arte* ! Personne n'entendit les paroles du *brindis* qu'il adressa à Viviane mais quelques uns en comprirent le sens.

L'ancien *maletilla* de Grenade développa pour elle un répertoire digne des plus grands et "remata" une *faena* d'anthologie d'un implacable coup de baïonnette américaine dans la botte de paille du carretón !

Les oreilles découpées dans le cuir d'un ceinturon allemand récompensèrent les trois toreros que la foule porta *a hombros* jusqu'aux abords de "Bagatelle" !

Il y eut cette dernière veillée *flamenca*.

Les guitares, sorties de nulle part, tressèrent à notes perlées leur échelle de soie constellée d'étoiles. Chant profond.

Etreintes, pleurs, la passion de l'instant durent céder le pas.

Viviane et Paco savaient bien que cette séparation ne faisait pas la partie belle à l'espoir...

Mais comment s'y résoudre ?

Ils avaient peur soudain d'envisager demain.

Ils avaient froid.

Chapitre 3.

1975. Ou la fin des combats...

Francisco Méndez que tous appelaient Paco, rentra clandestinement en Espagne en 1947 sous l'identité de Federico Méndez, un phalangiste tombé au combat dans le Val d'Aran et dont il échangea les papiers contre les siens. Il rejoignit sa ville de Grenade où, jusqu'en 1975, il exerça avec bonheur le métier de cireur de chaussures.

Limpiabotas sans histoire, un peu musicien, un peu poète, un brin anar...

Viviane Desgranges s'engagea en 1944 comme ambulancière dans le Groupement Rochambeau avec lequel elle fit toute la Campagne d'Alsace. Blessée devant Colmar, elle fut démobilisée au mois d'août 45 et reprit son poste d'infirmière à La Pitié Salpêtrière. En 1975, après la mort de Franco*, elle se résolut enfin à visiter l'Andalousie en compagnie de François, son petit-fils.

Alain Dejean-Marceau, éditorialiste d'un grand hebdomadaire parisien, a écrit :

" .../... La 9^{ème} Compagnie du 3^{ème} Bataillon du 1^{er} Régiment de Marche du Tchad, dite "la Nueve" ou "l'Española", fut de tous les combats à l'avant-garde de la célèbre 2^{ème} DB, de la Normandie à Paris, de Paris à Strasbourg. Elle entra la première dans la capitale le 24 août 1944 au soir. Paris fut libérée le lendemain.

*Elle paya un très lourd tribut pour la libération de la France, passa en Allemagne et atteignit Berchtesgaden le 5 mai 1945, avant les forces américaines de Patton * .../... Ses véhicules portaient des noms auxquels les combattants Espagnols étaient très attachés : Teruel, Belchite, Guadalajara, Don Quijote, Madrid, Ebro, Brunete, España Cañi... et arboraient un fanion aux couleurs de la République Espagnole .../... C'est le colonel Putz * qui commandait le régiment. Comme il avait commandé en Espagne la 14^{ème} Brigade Internationale, dite "La Marseillaise". Sa mort au feu, à Guessenheim, fut cruellement ressentie par tous les Espagnols de la 2^{ème} Division Blindée... /... Une poignée seulement des soldats de la Nueve survécut à la guerre.*

La plupart préférèrent ne pas suivre Leclerc en Indochine.

Quelques-uns disparurent dans la lutte désespérée menée par les maquis républicains communistes contre le régime franquiste.

Les autres restèrent en France, oubliés de l'Histoire..."

Cet édito ne sera jamais publié.
